

Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband

Band: 11 (1915)

Artikel: Autour de la Cabane Britannia

Autor: Kurz, Marcel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-541607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Autour de la Cabane Britannia¹⁾.

Par MARCEL KURZ, S. C. Basel — A. A. C. Z.



M. Kurz, phot.

Cabane Britannia.
(Strahlhorn et Rimplischhorn dans le fond).

Oskar Supersaxo (*der Skikönig von Saas*) aurait trouvé dans les pages de notre revue une place tout indiquée pour célébrer l'heureux avènement de cette nouvelle cabane et la beauté des montagnes qui l'entourent. Je suis étonné qu'il n'en ait pas profité,

car ce sont ses montagnes et il s'y promène en roi comme autrefois Marcus Paltram sur les glaciers de la Bernina. Ses skis ont fendu les premiers de leur proue les neiges vierges du Feegletscher et, par de savants détours, il a su atteindre aux cimes blanches qui couronnent le grandiose amphithéâtre de Saas. Il a guidé vers elles les premiers skieurs. En quelques pages sobres mais vibrantes d'enthousiasme, il nous a raconté le réveil de son village au milieu des neiges, la « saison morte » transformée en un temps de saine récréation, les joyeuses parties, les glissades folles, et les courses facilitées grâce au ski. La cabane qu'il avait longtemps rêvée se

¹⁾ Cette cabane est située à 3030 mètres sur la selle ouverte immédiatement à l'ouest du Klein-Allalinhorn (P. 3077 A. S.) Elle a été offerte au Club Alpin Suisse par l'Association des membres anglais du C. A. S. (*Association of British Members of the S. A. C.*) en reconnaissance de l'hospitalité qu'ils reçoivent dans les cabanes de nos Alpes. Elle fut construite par les soins de la section Genevoise du C. A. S., à laquelle elle reste confiée et fut inaugurée solennellement le 17 août 1912 (*Alpina*, 1912, 199—201).

dresse maintenant sur le rocher de l'Allalin au milieu des plus beaux glaciers valaisans. Voici trois ans qu'on l'a inaugurée, trois hivers qu'elle attire les fidèles, rivalisant de séductions avec la Bétémps et la Concordia, offrant l'hospitalité de son toit et ouvrant toute grande la porte d'un paradis où l'on peut monter sans façon sur quatre trônes de 4000 mètres. Et Supersaxo nous le cache? Pourquoi donc? Serait-il devenu jaloux en voyant ses trésors découverts? Son silence prête à le croire et puis qu'il n'en veut pas sortir, c'est moi qui prend la plume et qui déchirerai le voile.

Saas! C'est bien loin direz-vous. C'est très loin, en effet, et d'un accès peu commode. Pas de voie ferrée, pas de voiture postale, tout juste un chemin muletier, suivant les caprices de la Viège et malmené par l'hiver. Mais une fois là-haut, quelle solitude et quelle tranquillité! Et quel accueil surtout! Je me réjouis chaque fois d'avance de serrer la main du vénérable montagnard, Augustin Supersaxo, qui vous attend sur le seuil de sa porte et vous introduit si simplement dans son antique demeure. Cette chambre basse et gaie, que de souvenirs elle évoque en moi! Voici le fameux canapé où l'on enfonce délicieusement ses fatigues; la table ronde où viennent s'entasser sur une nappe blanche tant de merveilles culinaires; dans son coin, le vieux poêle, enguirlandé de molletières et couronné de nos Laupars. La nuit est venue et la lampe épanche sa douce lumière sur la nappe. Le vieux papa Augustin se promène à petits pas, en devisant sagement sur la montagne et sur les gens. Il est comme l'âme de cette demeure où l'on respire la quiétude et la paix. Sur une poutre là-haut, il a gravé ces pieuses paroles en grandes lettres:

GEDENKE, O DU NACHFOLGER MEIN + + + + +
NUR EINMAL WIRST HIER ÜBERNACHT SEIN + + + +
GEDENKE STETS AN TOD, GERICHT UND EWIGKEIT + +
UND HALT DICH BEREIT ZUM STERBEN ALLEZEIT + +

Du reste, toute la maisonnée est remplie de braves gens. Désirez-vous un guide ou un porteur? Papa Supersaxo entrouvre la porte et appelle ses neveux: Oskar, Othmar ou Heinrich et voilà trois gaillards, robustes et entreprenants, la face souriante et tout prêts à partir. Or des guides pareils,

vous en trouverez bien peu dans tout le Valais : des guides qui prennent l'initiative d'explorer la montagne en hiver pour y conduire ensuite leurs touristes ; hommes intelligents dont les efforts tendent à vulgariser le sport du ski et à l'appliquer sur leurs glaciers d'une façon prudente et pratique.

De jour, le soleil saute gaiement dans cette chambre par toutes les fenêtres et vient caresser le tapis et les vieilles boiseries. On ouvre une des fenêtres et l'on entend la joyeuse musique des gouttières que la grande chaleur de midi fait tomber du toit ; ou le bruit intermittent d'une hache qui cherche à fendre le mélèze rebelle. L'air frais des neiges pénètre par bouffées, descendant tout droit de l'Alphubel. C'est lui, là-haut, ce vieil Alphubel, sa large cime profilée sur le bleu du ciel et son immense glacier étalé au soleil. Une vie intense palpite dans l'air et lorsqu'on descend des glaciers, le visage brûlé et les yeux fatigués, il fait bon se soustraire un instant à l'éclat des neiges et retrouver, comme une oasis, l'intimité reposante de cette demeure.

* * *

Une fois de plus, je suis revenu à Saas. Par un hasard inespéré, mon ami de Choudens (dit *Chouchou*) et moi — attribués à deux armes différentes — nous avons été licenciés le même jour presque à la même heure. Il fut décidé d'utiliser les premiers beaux jours de notre congé par une visite à cette fameuse cabane Britannia. Pour plusieurs raisons, nous avons choisi un itinéraire évitant le long talweg de Viège à Balen et conduisant à Saas par le Simplon. Comme deux colis, la poste nous avait transportés (pour 3 francs !) de Brigue à l'Hospice et de là, par le Sirwolten et le Simelipass (3028), nous étions arrivés sur nos skis à Balen. — C'est à peu près la seule façon de franchir aisément la grande chaîne du Weissmies au Fletschhorn et — petite satisfaction personnelle — cette traversée réunissait définitivement les traces de mes skis entre Bourg St-Pierre dans la Vallée d'Entremont et Airolo, au pied du Gotthard.

En arrivant à Saas, nous avons trouvé un télégramme de Mittendorff (dit *Mitten*) annonçant son arrivée pour le lendemain et nous priant de l'attendre pour monter à la Cabane Britannia. Cet excellent Mitten venait tout naturellement compléter le trio habituel.

Et pourtant, le lendemain vers midi, Chouchou et moi nous partions pour la cabane en laissant à Mitten quelques lignes, propres à lui faire comprendre qu'un jour d'oisiveté à Saas serait évidemment fort agréable, mais qu'une telle relâche n'avait jamais été prévue au programme. Du reste, le transport de nos provisions obligeait notre porteur — Oskar Supersaxo — à faire deux voyages, dont l'un avec nous. Il ferait tout naturellement l'autre en compagnie de Mitten.

Un grand soleil flamboyant dans l'azur et un air frais exquis agrémentèrent notre montée qu'on aurait pu augurer très chaude, en plein midi. Sans la moindre fatigue et sur une neige parfaite, nous suivîmes la trace de Supersaxo, en méandres dans les moraines, puis sur le glacier et à travers l'échancrure de l'Egginerjoch (3009). Vingt minutes plus tard et quatre heures après avoir quitté Saas, on arrive par une marche de flanc à la Cabane Britannia.



Egginerjoch, du Feegletscher.

M. Kurz, phot.

Un rayon de soleil attardé éclairait sa charpente neuve, augmentant l'impression de quiétude et de bien-être qui vous envahit lorsque, monté si haut dans l'immensité des neiges, on rencontre subitement l'hospitalité, sous une forme si franche et si avenante.

L'habitude aidant, on franchit tout naturellement le seuil et l'on passe sans transition dans un intérieur confortable, où le regard qui glissait tantôt sur un désert illimité, se heurte maintenant aux objets familiers meublant un refuge. C'est là, dans l'intimité de cette petite cuisine, que nous avons passé des heures inoubliables, partagées entre l'amitié et la rêverie, la douceur des victoires et l'espoir des lendemains. En hiver seulement et dans un site comme celui-ci, vous pouvez vous dire enfin : nous voilà chez nous et personne ne viendra plus nous déranger.

C'est ainsi que nous prîmes possession de la Cabane Britannia. Supersaxo ne tarda pas à nous quitter pour redescendre à Saas : Chouchou et moi restions maîtres et seigneurs, comme deux aigles dans leur nid.

Quel délice de se balancer doucement dans un hamac, en fumant sa pipe, la main à portée d'une tasse de thé bien chaud, les pieds dans une couverture et de considérer d'un œil rêveur le feu qui pétille dans le fourneau, les souliers qui sèchent près du tuyau et surtout les monceaux de provisions jetées sans ordre sur toutes les tables. Le fourneau, votre pipe et le cigare de votre ami se chargent bientôt d'enfumer l'atmosphère et le rendent propice aux rêveries. Une douce béatitude vous envahit qui berce la paresse de l'esprit. Vos pensées se revêtent de visions, qui surgissent du souvenir, comme le soleil de la brume, et ces pensées s'en vont à leur gré. La brume flotte un instant, la lumière s'assombrit, puis réapparaît. Vous ne remuez pas d'idées compliquées et vous n'êtes point soucieux de l'avenir. Lorsque votre pipe est éteinte, vous descendez pour voir un peu par la fenêtre ce qui se passe. Mais il ne se passe rien du tout : c'est la grandiose nature toujours immobile à vos yeux. Tout en bas, dans l'abîme, le glacier envahi par les ombres du crépuscule ; une arête ondulée montant vers la lumière ; un peu de glace mordorée ; au delà, un ciel d'émeraude où vont bientôt scintiller les premières étoiles. — Voici pourtant deux choucas, ces oiseaux noirs et mystérieux qui,

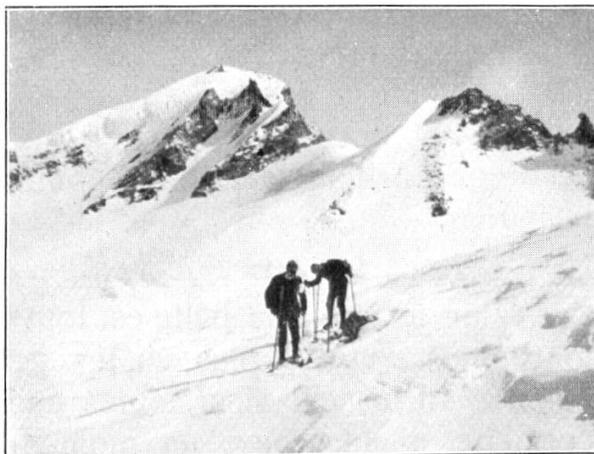
dans ce monde immobile, réalisent de leurs ailes la mobilité la plus parfaite. Ils ont surveillé notre arrivée, puis notre installation et quêtent une miette de subsistance, en lançant dans l'air froid leurs cris rauques si bien harmonisés avec les bruits de la montagne. Aujourd'hui, je les observe d'un œil sympathique alors que, d'autres fois, engagé dans un passage difficile ou sur quelque plaque sans prise, je maudissais leurs cris énervants et leur vol vertigineux.

Six heures! C'est l'heure où, dans la ville fédérale, chacun s'empresse de quitter son bureau et refait, pour la quatrième fois de la journée, le chemin où l'on rencontre toute l'année les mêmes visages. Visages indifférents sur lesquels on lit pourtant la satisfaction de pouvoir un instant jouir de sa liberté. Chacun s'en va, impassible en apparence, celui-ci à son rendez-vous, celui-là à son *Abendschopp* plaisirs coutumiers de la vie citadine, si mesquins en face des joies que nous offre la montagne.

Le soleil a disparu derrière l'arête glacée; les choucas se sont retirés dans les trous où ils nichent; le feu s'éteint et mon ami dort profondément. La cabane enfumée devient obscure et le thermomètre descend en dessous de zéro. Vite, il faut rallumer le feu et préparer la soupe du soir. Un bon coup de poing réveille l'endormi. La joyeuse vie de cabane reprend de plus belle. Une bruyante activité, excitée par la faim, se déploie autour du fourneau et chacun s'ingénie à perfectionner le menu du souper. Quel appétit mes amis! J'ai faim rien que d'y penser, et quelle belle soif il s'en suit, que l'on étanche avec force tasses de thé. Après quoi, les pipes s'allument, on remonte dans les hamacs et l'on devise sur l'emploi du lendemain. Le temps, on n'en parle pas: il est officiellement au beau; c'est un facteur constant et désormais connu. La discussion roule donc sur les quatre inconnues: Alphubel, Allalinhorn, Rimpfischhorn et Strahlhorn, les quatre trônes dont j'ai parlé plus haut et sur lesquels nous espérons bien monter tour à tour. Laquelle des ces inconnues faut-il éliminer en premier lieu? L'hésitation n'est pas longue. Nous nous décidons pour l'Allalinhorn, ayant préalablement admis la supposition suivante: Mitten est un habitué de Saas; il aura sûrement fait l'Allalinhorn et n'aurait aucune envie de le refaire.

La conscience tranquille, nous pouvons nous coucher. On ouvre la porte de la « glacière » (c'est ainsi que Chouchou désigne le dortoir des guides, contigu à la cuisine). La chaleur (évidemment très relative) de la cuisine s'y précipite alors, comme autrefois les fauves dans une arène de Pompei et, il règne bientôt partout une température égale, d'environ — 4° ou — 5°, très propice au sommeil. On dort fort bien à la Cabane Britannia et l'on ne s'y lève pas trop tôt, l'horreur du réveil-matin n'étant pas encore montée jusque la-haut. Aussi les départs sont-ils tardifs. Entendons-nous. Quand je dis tardifs, encore est-ce relatif. Ils sont évidemment tardifs en comparaison de ceux auxquels nous astreignent les guides en été — mais ils sont, à mon sens, justement proportionnés aux conditions de la montagne en hiver.

Nous avons adopté un ordre du jour qui consiste à partir quand on est prêt et à rentrer à la cabane au plus tard pour le thé de l'après-midi. Ainsi, pour l'*Allalinhorn* (4034), nous avons quitté la cabane à huit heures du matin et nous étions de retour à trois heures.



Allalinhorn.

M. Kurz, phot.

Pour cette course, vous avez le choix entre deux routes : l'une par le glacier de Fee ; l'autre, plus directe, par le Hohlaubgletscher ; l'une aboutit au Feejoch, l'autre sur une selle entre le sommet et le P. 3607. Comme souvent lorsqu'on est en ski, la route la plus directe est la moins recommandable. Elle fut explorée par les frères Supersaxo qui lui préférèrent finalement celle du glacier de Fee, bien qu'elle oblige à passer l'Egginerjoch (3009), à l'aller comme au retour. Chouchou et moi avons franchi ce col cinq fois en trois jours et chaque fois, nous nous sommes attardés à contempler l'aspect toujours nouveau des glaciers, le matin aux premiers feux, et surtout le soir, au crépuscule. En avril 1912 déjà, lorsque Odermatt et moi, nous étions descendus de l'Alphubeljoch

sur Saas, nous avons été frappés par la beauté remarquable et la diversité des sites qui entourent l'Egginerjoch. Cette fois-là, je n'avais malheureusement plus de plaques photographiques, mais cette année-ci, j'ai pu me rattrapper et nos meilleures photos proviennent de cette région.

Il n'est pas nécessaire de descendre toute la pente du col vers Saas: on peut passer au pied d'un rognon rocheux où l'on traverse une crevasse (ou plutôt une rimaye) généralement couverte, puis l'on monte dans la direction d'un autre rocher, plus considérable encore que le premier. Tous les deux sont marqués sur la carte. Mais n'essayez pas de spéculer en passant juste au pied nord du Hinter-Allalin: il y a là une pente que vos skis ne franchiraient pas. Ayant doublé le deuxième îlot rocheux en passant sous quelques séracs, on débouche alors dans l'immense arène du Fee-gletscher, comprise entre les deux hautes arêtes descendant de l'Allalinhorn à gauche et du Feekopf (3912) à droite. La vue est bornée. Seul l'Allalinhorn domine ce beau désert de neige, brillant au soleil comme un formidable casque phrygien.

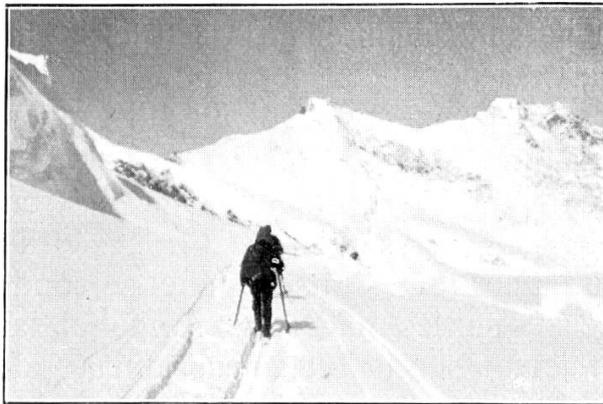
La pente du Feejoch exige ensuite quelques zigzags.

Sur le col, une halte est tout indiquée. Lorsque, depuis longtemps, on n'a plus vu les grandes Alpes Pennines et qu'elles surgissent ainsi toutes au même instant derrière une corniche, il faut bien un moment pour les admirer et retrouver dans sa mémoire tant de noms aimés.

Un vent perçant vint troubler notre extase. Le vent est un visiteur importun, qui cherche souvent à jouer de mauvais tours. Il accourt généralement du côté où la vue est la plus belle et vous oblige à vous retrancher derrière quelque corniche cachant précisément ce que l'on voudrait voir. On endosse alors la *puante*¹⁾ et l'on se résigne à déjeuner selon ses goûts et son appétit. C'est l'occasion de sortir la *Thermos*, si justement définie par Chouchou: «C'est lourd, ça prend de la place et il n'y a rien dedans». N'empêche que ce rien est très goûté, surtout par celui qui ne porte pas la bouteille.

¹⁾ Jaquette en toile à voile désignée ainsi par nous, à cause de son odeur désagréable.

Lorsque vous êtes sur le Feejoch, il vous reste encore deux cents mètres à gravir pour atteindre le sommet de l'Allalinhorn et il est bien rare qu'on puisse les franchir en ski plus facilement qu'à pied, la neige étant presque toujours durcie par le vent. On procède alors au « changement de décors » habituel : les skis sont solidement ancrés, à *plat* sur la neige, au moyen des bâtons et chargés des sacs. Puis chacun chausse ses crampons et s'en va à son gré. Une demi heure suffit pour atteindre le sommet et quinze minutes pour en redescendre. Le charme de la course réside avant tout dans la glissade. Sur cette branche orientale du glacier de Fee, la neige est presque toujours excellente, les crevasses très peu nombreuses, l'inclinaison de la pente très favorable : on peut donc sans crainte suivre à toute allure la piste tracée à la montée ou, mieux encore, l'allonger en serpentines. Malgré tous les virages, on arrive trop vite au pied de l'Egginerjoch. C'est court, mais c'est merveilleux.



M. Kurz, phot.

Täschhorn et Dom, du Feejletscher.

* * *

En rentrant à la cabane, nous trouvâmes Mitten qui venait d'arriver en compagnie de Supersaxo et de deux jeunes skieurs de Saas. Il nous apparut souriant au milieu des amas de provisions qui l'entouraient et il reçut immédiatement les marques très vives de notre sympathie (ce qui signifie dans ce cas une bonne *bourrée* de coups de poing). Il avait préparé du thé bien chaud et il se mit à nous le servir, avec beaucoup de bonne grâce tout d'abord ; puis il nous adressa d'amers reproches sur notre façon peu courtoise de le précéder ainsi. Il n'était, paraît-il, jamais monté à l'Allalinhorn. Qui donc avait inventé cette légende ? J'interrompis à propos la discussion pour lui demander où se trouvait les trois décis de *Kirsch* dont j'avais recommandé l'achat.

Il me considéra comme si j'avais parlé ture et j'eus l'horreur de constater par de vaines recherches que, ni lui, ni Supersaxo, n'avait emporté la précieuse liqueur. La question de l'Allalinhorn fut désormais classée et nous pûmes discuter tranquillement notre prochaine visite à l'*Alphubel* (4207).

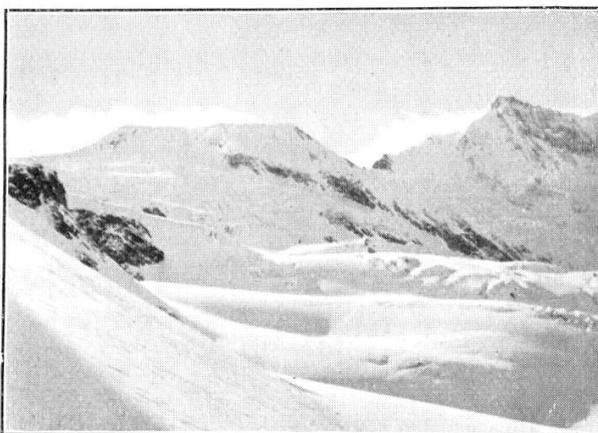
J'ai dit en deux mots (*Ski*, 1912, 53—4) comment mon ami Odermatt et moi, nous avons manqué l'ascension de l'Alphubel, le 3 avril 1912, pour avoir quitté la Täschalp de trop bon matin. La violence de la bise, qui souffla ce jour là jusqu'à midi, nous avait interdit le parcours de l'arête qui monte du col au sommet.

On ne viendra donc pas nous traiter de paresseux, si j'avoue maintenant que, le 14 mars, notre trio instruit par l'expérience, ne quitta la cabane qu'à 8 h. $\frac{1}{2}$ pour traverser une fois de plus l'Egginerjoch et suivre la piste déjà familière sur le glacier de Fee. Dans la pure clarté du matin, la montagne était, ce jour-là, plus merveilleuse que jamais. Un peu de brume, effilochée par la bise, jouait sur la crête des Mischabel et se condensait en masses floconneuses sur les glaces de l'Alphubel, tamisant l'éclat des neiges et jetant sur la blancheur laiteuse des glaciers ces ombres mouvantes et bleues qui rôdent mystérieusement dans l'immobilité. Mitten faisait plaisir à voir. La grandiose beauté de la montagne l'avait saisi brusquement, comme elle nous avait saisis le premier jour. La joie pétillait dans ses petits yeux et lorsqu'il fallut quitter la piste de la veille pour se diriger vers notre sommet, ce fut lui qui s'avança le premier sur la neige vierge et poudreuse.

Après avoir traversé un désert éblouissant, on zigzague sur une pente rapide et crevassée où l'emploi de la corde est de rigueur et l'on rejoint ainsi, après une rude montée le chemin (pointillé sur la carte) qui vient de Saas par la Lange Fluh. Mais on ne fait que croiser cette trace imaginaire, pour se rapprocher d'avantage encore du banc rocheux qui déchire d'un trait noir tout le glacier de Fee (des hauteurs de l'Alphubel jusqu'au point coté 2991). A l'abri de ces roches et au creux d'une combe, nous fîmes une halte délicieuse et un gai déjeuner. Je compris, ce jour-là seulement, que la bise, si forte soit-elle, ne condamne pas nécessairement l'ascension de l'Alphubel. Si l'arête du col est

rendue impraticable de ce fait, il reste le versant oriental où l'on peut s'élever sans aucun danger, le dos tourné au vent. Malgré la dureté soudaine de la neige, nous avançâmes en ski jusqu'à la grande rimaye qui coïncide, sur cette face de la montagne, avec une courtine de glace dont la traversée ne semblait possible qu'en un point. On laisse les skis à cet endroit, à une altitude de 4000 mètres environ, et, chaussé de crampons, on surmonte ce dernier obstacle. Le sommet est un immense plateau, coupé net du côté de Zermatt et dont nous eûmes quelque peine à trouver le point culminant (4207), à cause d'une brume légère qui se condensait sur la neige et ne s'évaporait que plus loin, dans le bleu.

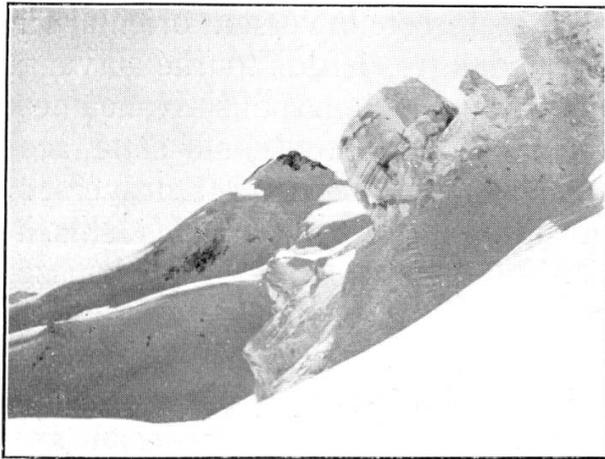
La vue fut presque nulle. Seul le Rimpfischhorn hasarda un instant sa cornue noire hors du brouillard, qui nous entourait de son suaire blanc, comme trois pingouins sur une banquise. C'était précisément ce sommet que nous aurions désiré voir; mais comme il semblait ne pas vouloir risquer de nouvelle apparition, nous prîmes



M. Kurz, phot.

Alphubel et Täschhorn, de l'Egginerjoch.

bientôt la trace du retour. La descente nous offrit quelques visions fantastiques de glace, de brume et de bleu; mais, une fois les skis au pied, on est peu contemplatif et chacun s'abandonne au plaisir de la glissade. La neige favorisait toutes les audaces. Le jour précédent, au retour de l'Allalin, nous filions en ligne droite, ou nous nous laissions bercer en oscillations régulières sur la surface unie du glacier. Ici, il fallait louvoyer adroitement entre les gouffres ouverts sur notre route et réussir les virages aux bons endroits. C'est un jeu excitant et voluptueux qui finit par griser. Bruissant sur la neige soyeuse, les skis filent où la volonté les dirige et cette volonté, décuplée par la proximité du danger et par la tension de toutes les facultés, règle les mouvements avec une précision qui étonne et rend plus audacieux



M. Kurz, phot.

Séraacs sur le Feegletscher.

encore. Au sortir de ce labyrinthe, on débouche en ligne droite dans la plaine immaculée du glacier et l'élan est si formidable qu'il nous porta sans faillir dans la trace de l'Allalinhorn et celle-ci jusqu'au pied de l'Egginerjoch. « Bien dit » ! s'écria Chouchou en achevant son dernier telemark.

Sur le col, nous restâmes longtemps à contempler le Feegletscher. Au crépuscule, il est plus merveilleux encore que dans la clarté matinale : lorsque les ombres s'allongent sur ses flots blancs et qu'elles accentuent le relief de ses vagues. Dans le ciel, très haut, l'Alphubel fumait toujours, comme un volcan de laves blanches. Peu à peu, ses vapeurs devinrent roses, puis se fondirent lentement pour se condenser plus bas sur le glacier, où elles restèrent un temps à rôder, telles des âmes en peine.

Nos yeux devaient garder longtemps cette vision.

A la cabane, le retour était régulièrement fêté par un thé fort joyeux où cette boisson coulait à flots arrosant ce que chacun dérobaît sur les tables d'abondance. Puis, jusqu'au souper, Dame Nicotine reprenait avec avidité tous les droits qu'elle avait dû abandonner pendant la course. C'était aussi l'heure où nous savourions dans nos hamacs la douce satisfaction de la victoire et où nous forgions de nouveaux plans pour le lendemain.

Ce soir là, la discussion roulait sur le compte du *Rimpfischhorn* (4203). Chez mes compagnons, le désir de cette course était naturel et bien évident. Quant à moi, j'avais déjà gravi le Rimpfischhorn en compagnie de mon ami Odermatt. Partis de la Täschalp, à la fin de mars 1912, nous étions montés par le glacier de Langenfluh à la longue arête occidentale, et, la suivant à pied, nous avons terminé la course sur une neige très dure et des rochers absolument

secs¹⁾. C'était, je crois, la première ascension hivernale du Rimpfischhorn et en tout cas la première à l'aide de skis. Depuis lors, les frères Supersaxo, partant de la cabane Britannia, avaient ouvert une nouvelle piste traversant l'Allalpass (3570) et remontant jusqu'à l'épaule même du sommet. Je me hâte de dire que c'est bien la meilleure route, lorsqu'on utilise ce refuge comme point de départ. En examinant la carte de près, vous objecterez peut-être que la pente conduisant à l'épaule est d'une raideur excessive. En effet. Mais la carte est fautive à cet endroit. Si l'épaule était cotée, on verrait qu'il y a quatre ou cinq courbes de niveau de trop dans le dessin.

* * *

Le 15 mars, à huit heures du matin, mes compagnons m'entraînèrent à la conquête de ce sommet. Notre plan de campagne se déroulait avec une régularité presque monotone. On commence par descendre sur le glacier de Hohlaub par une pente rapide, juste en dessous de la cabane. Malgré les indications de la carte ce trajet s'accomplit en ski sans le moindre obstacle. On se dirige ensuite vers un petit col anonyme, situé immédiatement à l'ouest du point 3150 et par lequel on passe sur le glacier d'Allalin.

Je m'étais mis en route sans beaucoup d'enthousiasme; mais, à mesure que nous montions, je fus saisi par la beauté nouvelle de ces montagnes: elles nous dominaient d'un côté de toute leur hauteur et de l'autre, elles resplendissaient à contre jour sur le ciel d'Italie. Le temps était parfaitement pur, l'air absolument calme, la chaleur délicieuse et je ne pus m'empêcher de comparer cette exquise promenade à celle que nous fîmes un jour, mon ami Stäubli et moi, autour de la Bernina. Les sites grandioses du glacier d'Allalin et les névés éblouissants de Fellaria ou de Scerscen présentent en effet le même charme et la même pureté.

A main droite et si près qu'on pouvait la toucher, la formidable paroi de l'Allalinhorn se dresse comme les falaises tourmentées du Zupo et de l'Argent: le soleil joue dans ses roches fauves et ses couloirs blancs fuient tout droit dans l'azur. Au pied de cette muraille, l'immense avenue du glacier s'élève insensiblement vers un col idéalement

¹⁾ *Ski*, 1912, 53.

beau — l'Adlerpass —, ouvert entre le Rimpfischhorn et le Strahlhorn comme pour mieux marquer le contraste de ces deux sommets: le premier, farouche et sombre avec sa haute paroi de rocs et sa crête découpée; l'autre tout de neige et de lumière, éblouissant dans le ciel bleu. Derrière les ondulations et les blanches épaules du Fluchthorn, le regard échappe enfin à l'obsession de cette enceinte titanique et glisse vers un horizon plus tranquille où les neiges festonnées se découpent sur le ciel lumineux de l'Orient. Seule, l'apparition vaporeuse d'une montagne telle que la Disgrazia manquait à mes yeux pour compléter l'analogie de ce décor avec les sites de la Bernina.

Deux heures après avoir quitté la cabane, nous déjeûnions tranquillement sur l'Allalinpass (3570), en face des montagnes de Zermatt. Dans la clarté matinale on voyait jusqu'aux moindres détails et Mitten, qui conservait le souvenir brumeux de l'Alphubel, ne perdait pas un coup d'œil. Je regrette aujourd'hui de n'avoir pas laissé les skis sur ce col, pour essayer l'arête nord du Rimpfischhorn. On en dit beaucoup de mal il est vrai, mais, ce jour-là, elle était diablement séduisante. Une élégante crête neigeuse conduit au premier sommet (4119), séparé du point culminant par une série de gendarmes où résident probablement les difficultés de la course. Nous nous contentâmes d'admirer ces fiers créneaux et nous poursuivîmes notre chemin, bien sagement.

Il est bon de descendre une centaine de mètres sur le versant occidental du col, avant de prendre la direction du Rimpfischhorn: on évitera ainsi une marche de flanc, toujours fatigante. Si la neige n'est pas trop dure, on peut s'élever ensuite, toujours en ski, jusqu'à l'épaule du sommet (*Sattel*).

Nous y fîmes une longue halte, autant pour nous restaurer que pour admirer la soudaine apparition du Mont Rose et du Lyskamm, deux géants qui ne manquent jamais leur effet et dont la proximité est toujours intéressante. Une bonne demi heure s'écoula. Nous étions si bien au creux de cette selle, l'air était si calme et le soleil si chaud, que j'y serais volontiers resté, en attendant le retour de mes camarades. Mais ceux-ci ne l'entendaient pas de cette oreille et il me fallut les suivre bon gré mal gré. Chacun à sa façon, nous partîmes à l'assaut du sommet. Suivant mes conseils,

Chouchou se mit à remonter le principal couloir dans toute sa hauteur. Il y rencontra de la glace et ce fut l'occasion d'un joli travail au piolet, qui lui arracha de puissantes exclamations dont les rochers nous renvoyèrent l'écho. Converti par une démonstration si claire, Mitten se lança dans les rochers et j'en fis autant. Ils étaient presque aussi secs que lors de ma première visite. On escalade une sorte de côte qui forme la rive droite du couloir et aboutit à un premier sommet, relié au point culminant par une courte arête. La varappe est amusante et n'exige pas plus d'une heure depuis le *Sattel*.

Je ne regrette pas maintenant d'avoir poussé une seconde fois jusqu'au sommet; un privilège rare nous récompensa: à 4203 mètres l'air était aussi calme que sur le glacier, et rien ne troubla la contemplation d'une vue sans nuage¹⁾.

* * *

Ce soir là, autour du petit fourneau qui ronflait, notre trio fut réuni en conseil de guerre. Il s'agissait de résoudre le grave problème du lendemain. Nous avons beau faire bombance chaque jour, depuis le retour à la cabane jusqu'au moment de s'endormir, les provisions qui encombraient les tables semblaient à peine diminuer. Or le lendemain, nous devons quitter ce refuge hospitalier pour nous rendre à la cabane Bétemps, au pied du Mont Rose: longue course qui nous obligeait de franchir l'Adlerpass à 3800 mètres d'altitude.

Enveloppés dans la fumée de nos pipes nous discussions tranquillement, chacun faisant valoir son point de vue. Mitten, qui préconise les solutions prudentes et raisonnables, proposait un jour de repos afin, disait-il, d'anéantir ces amas de victuailles à coups de grands festins. Chouchou, lui, était naturellement d'un avis différent; il n'admettait pas de relâche avant l'exécution intégrale de notre programme. La perspective de traverser l'Adlerpass avec une charge de vingt

¹⁾ Il est intéressant de comparer les horaires de mes deux ascensions au Rimpfischhorn:

31 mars 1912: dép. Untere Täschalp = 4 h. a. m.; arête occidentale (3320 env.) = 8 h. 10 — 9 h. 20; sommet = 12 h. 55 p. m. —

15 mars 1915: dép. cabane Britannia = 7 h. 50 a. m.; Allalinpasse = 10 h. — 10 h. 35; *Sattel* = midi — 12 h. 50 p. m.; sommet 1 h. 50 — 2 h. 20; cabane Britannia 4 h. 50.

kilos sur le dos ne l'effrayait nullement et il traitait familièrement Mitten de «dix-huitième de bouc». Si vraiment nous avions été fatigués, nous aurions facilement trouvé une quantité d'excellentes raisons pour adopter la solution du repos et des grands banquets; mais chaque soir au retour, la descente en ski nous délassait et la fatigue disparaissait comme par enchantement, sans laisser de traces apparentes. C'est pourquoi, dans notre discussion nocturne et enfumée, je n'hésitai pas à me déclarer partisan de l'action. Une seule journée de travail bien remplie suffisait à compléter l'exploration que nous nous étions proposée des sommets entourant la cabane Britannia. Jusqu'ici, le beau temps avait favorisé tous nos projets et livré la montagne à tous nos caprices. Mais jusqu'à quand durerait-elle, cette belle humeur? Il fallait en profiter. Pour concilier mes amis, je proposai d'emporter le plus possible dans nos ventres et le moins possible sur nos dos de ces victuailles encombrantes. Mitten sembla se résigner.

Un plantureux souper occupa notre dernière soirée et l'on sonna la retraite très tôt en prévision des grands nettoyages du lendemain. La nuit fut très agitée: emporté par une avalanche où les boîtes de conserves voisinaient avec les oranges et les saucisses, je fus précipité dans une mare d'eau grasse où flottaient des macaronis et des couennes de fromage. Je coulai à pic et me trouvai au fond de la mare en compagnie de couteaux, de fourchettes et de cuillers.

Le lendemain à six heures (à 6 heures!), Mitten vint nous réveiller, en nous annonçant que le chocolat était servi. Ce brave Mitten! je l'aurais bien embrassé, s'il n'avait pas eu le visage barbouillé de lanoline.

A 9^{1/2} h. seulement, après trois longues heures d'un nettoyage homérique, nous quitions la cabane, emportant sur notre dos de formidables *taques* et dans nos cœurs le souvenir des moments inoubliables passés sous son toit.

La journée était pure comme la précédente et l'air parfaitement calme. Malgré le soleil et les lourdes charges, la montée fut très agréable. Précédant mes compagnons à quelque distance, j'avais l'illusion d'avancer seul sur le glacier immense. Il s'était produit en moi comme une scission entre la machine humaine actionnant le mouvement de mes skis dans la piste toute tracée et l'esprit, distrait par ce que voyaient

mes yeux. La ligne blanche de l'Adlerpass incurvée sur le ciel semblait attirer irrésistiblement mes pas et la grandiose avenue du glacier s'ouvrait devant eux. Un seul coup d'œil en arrière suffisait à détruire ce sentiment de solitude: là-bas, je distinguais mes compagnons, comme deux points, sur l'immensité blanche.

Au pied du Rimpfischhorn, je vis qu'ils s'arrêtaient à l'ombre d'un sérac; mais le col semblait si proche que je poursuivis ma promenade solitaire, impatient de surprendre la beauté du spectacle qui m'attendait là-haut. La ligne mobile qui séparait la neige du ciel s'abaissa peu à peu; d'un côté les séracs du Strahlhorn cascadaient dans le bleu; de l'autre, les regards erraient sur la paroi mystérieuse du Rimpfischhorn explorant les couloirs et détaillant la structure des créneaux qui couronnent son faite. Mes skis avançaient toujours, au gré des vagues irrégulières que forme la neige. Seule, une dernière corniche me séparait du monde nouveau qui allait s'offrir à mes yeux. Lentement la neige s'abaissa. J'étais sur le col. Quelques pas encore sur le versant opposé et je m'assis instinctivement à l'abri de la bise légère qui soufflait.

Je ne connaissais pas l'Adlerpass: Mitten m'avait bien averti du coup de théâtre qui nous attendait là haut, mais la réalité surpassait de beaucoup ce que mon imagination avait cru concevoir. Pourquoi l'effet du Mont Rose est-il si surprenant? Nous l'avions contemplé le jour précédent, du sommet du Rimpfischhorn, pendant une demi-heure, et il ne m'avait pas procuré l'extase qui m'envahit en franchissant la corniche de l'Adlerpass. Le cadre et l'éclairage y furent je crois pour beaucoup. Du sommet du Rimpfischhorn, ce cadre n'existe pas, la vue est illimitée et les yeux errent inconsciemment sans pouvoir se fixer longtemps au même endroit: tant de sites les attirent! D'ici, les formes vaporeuses du Mont Rose surgissaient derrière une pente illuminée de soleil et ses lignes, fondues dans la pâleur du ciel, contrastaient par leur légèreté avec la proximité brutale du premier plan. Par un heureux hasard de la nature, ses arêtes de glace ondulée fuyaient doucement sous le même angle que les flots blancs du glacier de Findelen, qui coulait à ses pieds.

Plus loin, le regard suivait les corniches du Breithorn, escaladait le Cervin, traversait la Dent Blanche; mais toujours il revenait, subjugué, aux flancs somptueux du Mont Rose.

Derrière la corniche qui m'abritait, le rythme des skis battant sur les vagues m'annonça l'arrivée de mes compagnons. Leurs visages cuivrés surgirent bientôt de la neige comme ceux de deux Indiens sortant d'une embuscade — et il furent illuminés d'enthousiasme. De joyeux *yodels* résonnèrent dans les rochers voisins et notre trio s'installa dans la neige pour diriger une sérieuse attaque contre les provisions qui gonflaient les sacs. Il était midi et demi : trois heures suffirent donc pour monter de la cabane au col, lorsque les conditions sont aussi favorables qu'elles l'étaient ce jour-là.

Sous la corniche, nous prolongions notre sieste avec délice, envahis par la chaleur exquise du soleil et par la douce quiétude du moment. Le temps s'écoula trop vite. Au lieu de rester couché ainsi, en face des montagnes, il fallut céder à une ardeur insatiable qui nous arracha à notre contemplation et nous poussa, l'un derrière l'autre, sur la croupe étincelante du *Strahlhorn* (4191).

Cette fois, je laissai mes amis cheminer devant moi, ne fût-ce que pour réjouir mes yeux à la vue de leur allure confortable sur le dos bienveillant de la montagne. Notre ballade nonchalante me rappelait l'aventure de Jérôme intitulée : *Three men on the Bumel*. En vérité c'en était bien un. Les mains dans les poches, nous avançons sur la neige durcie comme trois paysans, suivant une route, se rendent à la foire. Le bleu profond du ciel découpait nettement les contours étincelants de la montagne. Les ombres étaient du même bleu. Dans l'air, la brise légère tempérant agréablement la chaleur du soleil réfléchi par les neiges, et passait comme un souffle de vie que nous respirions avidement : il coulait dans nos veines et gonflait nos cœurs d'allégresse. Aussi loin que nous pouvions voir, rien ne troublait le joyeux hymen entre l'azur du ciel et la neige des montagnes.

Sur cette même arête, dix ans auparavant, par une claire journée de janvier, trois hommes comme nous, avaient dû ramper sur la neige, s'y cramponner des mains et faire appel à toute leur énergie pour atteindre le sommet, tant la violence de la bise était grande¹⁾. Je le savais et j'ap-

¹⁾ *Echo des Alpes*, 1906, 257—82; Dr. O. Gœhrs : *Une ascension d'hiver au Strahlhorn*.

préciais d'autant mieux notre heureuse chance. Une dernière crête, infiniment étroite, nous conduisit au sommet où quelques rocs, émergeant de la neige nous invitèrent à prendre place. Chacun sortit une orange de sa poche et la savoura lentement en face des montagnes.

Des quatre sommets gravis successivement en quatre jours, le Strahlhorn est certainement celui que je recommanderai en premier lieu aux hôtes de la Cabane Britannia: c'est la course en ski par excellence, facile et sans danger. Il n'est pas rare pourtant que la neige soit complètement dure sur le glacier d'Allalin, lorsque la bise a soufflé quelques jours. Dans ce cas, le retour à la cabane ne présentera pas un grand charme pour le skieur pur et simple. C'est une des raisons qui peut l'engager à combiner l'ascension du sommet avec la traversée de l'Adlerpass. Si vous voulez descendre sur Zermatt directement, il n'y a qu'à suivre l'itinéraire habituel au pied des Rimpfischwänge et le sentier de Z'fluh à Findelen. Mais, vous vous laisserez peut-être tenter par une autre route, facile à repérer du sommet du Strahlhorn et qui, au lieu de suivre le glacier de Findelen, le traverse perpendiculairement et remonte à la selle (P. 3415) ouverte entre le Stockhorn et la Cima di Jazzi. Vous ne voyez pas au delà, mais la carte est assez éloquente pour vous renseigner. Au lieu d'aboutir à Zermatt, vous arrivez à la cabane Bétémps et cette haute route Britannia — Bétémps constitue une des traversées les plus belles et les plus intéressantes des Alpes¹).

A 3 h. 20, nous étions de nouveau réunis sur l'Adlerpass. Une heure avait suffi pour gagner le sommet du Strahlhorn et vingt minutes pour en redescendre. Comme la pente du col est très raide au début, nous parcourûmes une centaine de mètres en portant nos skis sur l'épaule, puis nous

¹) Si l'on dispose comme nous de plusieurs jours pour rayonner autour de la Cabane Britannia, il est tout naturel de réserver cette traversée pour le retour. On commencera alors par l'Allalinhorn, dont l'ascension est relativement courte. Comme intermezzo, le Rimpfischhorn présente une heureuse combinaison de ski et de varappe. L'Alphubel exige beaucoup de prudence, à cause des nombreuses crevasses. — Mais si vous devez redescendre sur Saas, il est préférable alors de commencer par l'ascension du Strahlhorn et de combiner celle de l'Allalinhorn avec le retour. Lorsque la neige est favorable, une heure suffit pour descendre du Feejoch à Saas.

pûmes sans danger les chausser dans une belle neige poudreuse, un peu en dessous de la rimaye. Le soleil n'avait pas encore gâté ce que la bise ne pouvait atteindre et la neige fut partout excellente, à notre grande surprise. Après avoir décrit quelques serpentines, nos skis filèrent en plein sud, à travers l'Adlergletscher et s'arrêtèrent hésitants au bord de la rive escarpée qui domine le glacier de Findelen. La carte indique à cet endroit quelques grandes crevasses et invite à la prudence. Chouchou prit la tangente pour tâcher de découvrir le pied de la pente et lança bientôt un *yodel* de satisfaction en me faisant signe de piquer droit en bas, ce que je fis en freinant fortement de mes deux bâtons réunis (au-dessus de 3000 mètres, on n'a plus de scrupules!). Je coupais ainsi perpendiculairement la direction des crevasses qui restèrent du reste invisibles et nous fûmes bientôt réunis au point coté 3208, sur la rive droite du grand glacier de Findelen. Comme il fallait maintenant traverser celui-ci dans le sens même des crevasses, la corde fut déroulée sans hésitation. Malgré l'allure rapide de nos skis il fallut trois quarts d'heure pour passer d'une rive à l'autre.

Il restait deux cents mètres à gravir pour gagner notre dernier col. Une combe glaciaire y conduisait et nous en profitâmes sans perdre notre temps, qui commençait à devenir précieux. Nous arrivâmes là-haut aux derniers rayons du soleil. De ce dos qui sépare les deux immenses déserts neigeux de Findelen et du Gorner, la vue était grandiose, embellie encore à cette heure par la magie du crépuscule.

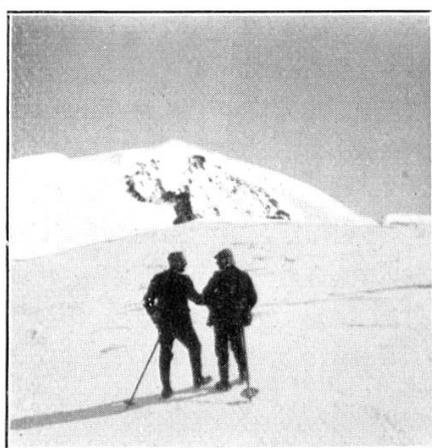
D'un côté, nous suivions amusés les méandres hésitants de notre piste, menue comme un fil sur une nappe blanche. Le Rimpfischhorn, appointi, était presque méchant et le Strahlhorn, son voisin, s'entourait d'une écharpe de brouillard rose. De l'autre côté, le soleil baissant toujours, avait transformé le paysage lumineux de midi en une puissante fantasmagorie. Détachée à contre-jour sur un ciel éblouissant, la silhouette du Cervin paraissait plus noire, plus fine et plus haute que jamais. La mer du Gorner scintillait à ses pieds, comme de l'argent en fusion, heurtant ses vagues à la digue de glace qui court du Breithorn au Théodule.

La corde fut reléguée au fond du sac et nous abandonnâmes à la pente nos coursiers impatients. Parti le premier, je m'arrêtai bientôt pour voir descendre mes compag-

nons: ils semblaient voler dans leur sillage de neige poudreuse. Chouchou nous cria: «Regardez le Mont Rose»! Le soleil jouait sur ses neiges l'apothéose de cette merveilleuse journée: baignées d'ombre dans le bas, elles montaient vers le ciel comme une gamme de teintes pâles, qui confinait par le rose au bleu-noir du firmament.

Ivres d'enthousiasme nous glissions comme des fous sur la neige légère qui bruissait sous la proue des skis. Nous croisâmes à toute vitesse la ligne qui séparait l'ombre de la lumière et soudain une haleine froide nous caressa le visage. Tout près, les séracs du glacier se hérissèrent et notre fugue s'acheva au Gornersee, dans un paysage polaire d'une sauvage beauté. La nuit tombait; le néant et l'immensité des montagnes nous entouraient et nos yeux confiants cherchaient là-haut, parmi les blocs de pierre, le cube brun du refuge, l'arche du salut. Nous l'aperçûmes enfin. Ce n'était plus très loin ni très haut. Contournant la rive glacée du petit lac, nous rejoignîmes le chemin habituel qui vient de Gadmen.

Au flanc du Lyskamm, une tache de rose fondait lentement et dans l'échancrure profonde du col du Lion, la lueur d'émeraude disparut. Ce furent les derniers spasmes du crépuscule. Nous quittâmes le glacier sur un pont chargé de neige et suivîmes la petite combe derrière la moraine. Et, lorsqu'enfin nous arrivâmes à la cabane Bétemps, un peu après sept heures, le ciel était constellé d'étoiles.



M. Kurz, phot.

«Bummel» au Strahlhorn.

NB. Dans le *Ski*, vol. VIII, p. 55, je dis que le 9 avril 1912, nous descendîmes en 2 heures de la Cabane Bêtemps à Zermatt. Il est bon d'ajouter que nous avions la trace pour nous guider, surtout dans les séracs, et que sans cela, il faut compter 3 heures plutôt que deux.

De même, page 51, le temps indiqué de Viège à Stalden (1 heure) est trop court. Il faut compter 1¹/₂ h. et presque tout autant en sens inverse.

* * *

Ski, Vol. IX:

Page 104. Le texte compris sous la rubrique note 12 rentre encore dans la note 11.

Au lieu de note 13, *lire* note 12

» » » » 14, » » 13

Page 105. » » » » 15, » » 14.

M. K.